Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 14 (1914)

Artikel: L'image du pays noir
Autor: Piérard, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750812

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'IMAGE DU PAYS NOIR

(En ce moment où la Belgique est devenue, hélas, un vaste champ de bataille, on lira avec un intérêt particulier l'étude d'un écrivain belge sur le *pays noir*, le pays des mineurs, des usines, le pays d'un Verhaeren et d'un Constantin Meunier). *La Rédaction*

Qu'on nous donne, ah! qu'on nous donne une géographie psychologique et lyrique qui, avec des mots pleins de ferveur, définira le pittoresque et le visage moral de chaque région de notre Occident. Ce qui nous intéresse dans un pays, ce n'est pas seulement sa superficie, le chiffre de sa population, le nombre de cochons ou quintaux de blé qu'il exporte, mais encore sa sensibilité, ses traditions, ses lumières intérieures et ses nuances morales, la couleur et le dessin de ses paysages, la structure de ses maisons, son atmosphère propre, ses dialectes et ses antiques coutumes, tant d'adorables petites choses anonymes venues du fond des âges et qui en disent plus long sur une mentalité collective que de longues et prétentieuses dissertations. A la faveur d'un renouveau régionaliste dont il n'est plus permis de contester l'importance et qui a sainement enrichi l'Art et la Littérature de notre temps, en les rajeunissant, en les ramenant aux sources vives de l'inspiration, nombre d'écrivains, poètes et folkloristes, consacrent aux provinces, authentiques patries, des monographies exactes et attendries. Les plus humbles chansons populaires ou dictons, comme les plus fiers monuments d'art retiennent leur attention. Les naïves productions de tel patoisant les intéressent autant que l'œuvre d'un poète illustre. Ainsi s'élabore petit à petit cette géographie littéraire dont un Stendhal appelait la naissance de tous ses vœux. Des revues comme *L'Occident, les Marches de l'Est, Wallonia* — pour n'en citer que quelques-unes — y collaborent magnifiquement. A côté des écrivains régionalistes qui s'adonnent à la louange de leur pays natal ou s'attachent à en définir, à en détailler les caractères et les beautés, on voit des érudits comme M. Van Bever consacrer aux belles provinces de la terre française des petits guides excellents. C'est la Normandie, la Bourgogne ou la Touraine, vues par les écrivains ou les artistes, à travers le folklore et la littérature dialectale.

C'est une œuvre analogue que l'on entreprend ici. C'est l'image même du pays noir que nous voudrions montrer dans l'œuvre des poètes et des conteurs, des peintres et des sculpteurs, de ce pays du fer et du charbon, de ce royaume de l'Effort moderne dont il n'est plus permis de méconnaître la sombre grandeur.

* * *

Que de gens sursauteraient si je donnais comme titre à cette étude: *La Beauté du Pays Noir!* Cela ressemblerait pour eux à une gageure, à quelque facile paradoxe. Parlez-leur d'un beau pays, d'un pays plein de poésie et ils songeront immédiatement à des sites enchanteurs, à des contrées d'élyséenne félicité, à des ciels d'azur et d'or, aux terres heureuses qu'a chantées la Romance sentimentale et où il convient de situer les belles histoires d'amour. C'est là que je voudrais vivre! Le vœu de Mignon offre à toutes les nostalgies un criterium très suffisant.

Il n'en existe pas moins une très puissante, une admirable poésie du Pays Noir. Ces contrées de mines et d'usines qu'a ravagées l'industrie moderne, où l'homme a violenté la terre, dompté les éléments, collaboré avec la Nature pour créer de pathétiques paysages, elles ont une beauté composite que l'art a magnifiée déjà.

Car l'art avec un Courbet, un Millet, avec les peintres impressionnistes et Constantin Meunier a divinisé toutes choses, a conféré aux plus humbles une rare noblesse. Et les poètes, avec un Walter Whitman, un Emile Zola, un Verhaeren, nous ont appris à voir le tragique quotidien, cette poésie de notre époque, de l'effort moderne que les futuristes proclament avec des outrances, des bizarreries voulues mais qui n'en existe pas moins. Un poète comme Verhaeren, avec cette vierge rudesse qui étonne encore, a renouvelé les sources d'inspiration, ajouté des cordes à la lyre poétique, créé „un frisson nouveau" comme Hugo l'a dit de Baudelaire. M. Nicolas Beauduin, analysant cette beauté nouvelle qu'il a lui-même exaltée dans la *Cité des Hommes*, s'exprimait ainsi dans une étude récente[1]):

[1]) *La Poésie de l'époque*, article paru dans le *Mercure de France*, du 16 janvier 1914.

„Les poètes nouveaux ne séparent donc plus l'art de la vie. Pour eux, l'art n'est pas d'un côté, la vie de l'autre. Non, les deux se compénètrent. Un art qui se retranche de la vie de son temps est un art mort, sans liens avec le réel. La littérature doit plonger ses racines dans la vie palpitante, une littérature déracinée de son époque n'a pas de raison d'être, elle est sans signification, sans valeur humaine.

Ce n'est plus là que jeux d'esthètes déshumanisés".

Et plus loin, M. Beauduin parlant de ces poètes nouveaux, dit encore:

„Ils veulent une poésie encore inédite, sociale, qui soit surtout une expression neuve de la beauté, née des applications mécaniques de la science. Ils ont compris les éléments de poésie contenus dans les formidables cités modernes, dans les locomotives des grands express, dans les évolutions extra-rapides des aéroplanes, dans une automobile de course de 100 HP., dans la force explosive d'un *dreadnought*, dans une flotte de submersibles; ils ont compris l'intensité de vie incalculable qui s'agite autour d'un Stock-Exchange, d'un Wall-Street ou de la Bourse de Paris, dans l'énergie mécanique d'un Creusot, d'une usine d'électrolyse, d'un bassin houiller, dans l'outillage d'un grand port moderne avec ses phares, ses voies ferrées, ses bassins de radoub, ses chantiers, ses arsenaux, ses ponts tournants et transbordeurs et la meute monstrueuse de ses paquebots qui cinglent vers les contrées les plus fabuleuses du globe. Et leur rêve s'est agrandi de tout le merveilleux scientifique".

Certes, il n'est pas de canon immuable de la Beauté et nous n'allons point prétendre qu'en dehors de la poésie exaltée par M. Beauduin, il n'en peut être d'autre. Il n'empêche que certaines gens refusent encore le droit de cité dans la littérature à cette poésie nouvelle des machines, des sites industriels et des „villes tentaculaires".

Dès 1857 pourtant, Jules Vallès en avait l'intuition quand il écrivait:

„Dans cette guerre des intérêts, dans le bruit des millions qui sautent, de locomotives qui soufflent, de villes qui naissent, comme dans les livres écrits avec la plume ou l'épée, je vois une poésie émouvante, sérieuse et profonde que j'appellerai, Dieu me damne, la *poésie sacrée* du XIXe siècle. Tout cela peut paraître paradoxal, et l'on m'accusera qui sait? d'avoir visé à l'effet, en plaidant la cause. Mon Dieu, non! les vieux moules dans lesquels on coulait les erreurs dangereuses et les banalités, ridicules versificateurs, métaphysiciens, tribuns, gens à période, tout cela me paraît fini, mort, à moitié enterré."

Vers le milieu du XIXe siècle, en Belgique, cependant que de l'autre côté de l'Atlantique Emerson et Walt Whitman disaient la poésie de la neuve Amérique, un poète malheureusement en-

foncé dans un vocabulaire et une métrique déplorables, s'efforçait à chanter le chemin de fer et l'industrie naissante. C'est Wenstenraad à qui M. Fernand Séverin vient de consacrer un livre bienveillant. Il écrivit notamment un poème sur le *Remorqueur* (c'est ainsi qu'on appelait alors la locomotive). On y trouve des vers comme ceux-ci:

Marche, ô puissant athlète, et sous des cieux tranquilles,
Par des rubans d'acier va relier les villes,
Fleurs de granit et d'or d'un bouquet enchanté;
Des grands fleuves absents, des rivières lointaines,
Prolonge l'embouchure au sein d'arides plaines,
Surprises tout à coup de leur fertilité,
Et peuple, dans ton cours, de nobles édifices,
De palais, d'ateliers, de temples et d'hospices,
Le sol de la puissante et moderne cité!

C'était excellent comme intention; mais Dieu merci! il est fort heureux que la littérature belge ait produit dans la suite la *Multiple Splendeur!*

Cependant qu'en Angleterre Dickens écrivait ses *Temps difficiles* dont l'action se passe chez les mineurs du pays de Galles et à Coketown (lisez Manchester ou Glasgow), Victor Hugo, faisant le voyage du Rhin, passait par la vallée Mosane, et, l'un des premiers, notait avec des mots de flamme — et bien entendu la terrible emphase romantique — la forte impression que l'on ressent le soir, devant Seraing qui était alors, qui est toujours, le tableau le plus formidable de la Wallonie industrielle.

„Ce spectacle de guerre, dit-il, est donné par la paix; cette copie effroyable de la dévastation est faite par l'industrie. Vous avez tout simplement là sous les yeux les hauts-fourneaux de M. Cockerill.

Un bruit farouche et violent sort de ce chaos de travailleurs. J'ai eu la curiosité de mettre pied à terre et de m'approcher d'un de ces antres. Là, j'ai admiré véritablement l'industrie. C'est un beau et prodigieux spectacle, qui, la nuit, semble emprunter à la tristesse solennelle de l'heure quelque chose de surnaturel. Les roues, les scies, les chaudières, les laminoirs, les cylindres, les balanciers, tous ces monstres de cuivre, de tôle et d'airain que nous nommons des machines et que la vapeur fait vivre d'une vie effrayante et terrible, mugissent, sifflent, grincent, râlent, reniflent, aboient, glapissent, déchirent le bronze, tordent le fer, mâchent le granit, et, par moments, au milieu des ouvriers noirs et enfumés qui les harcèlent, hurlent avec douleur dans l'atmosphère ardente de l'usine, comme des hydres et des dragons tourmentés par des démons dans un enfer."

Il y a encore bien du romantisme dans l'admirable *Germinal* de Zola, dont l'action se déroule dans le Pas-de-Calais, mais

tout de même la langue est moins apocalyptique. Plus tard, Paul Verlaine devait nous offrir une vision d'halluciné, combien aiguë et précise, du pays de Charleroi:

Parfums sinistres?
Qu'est-ce que c'est!
Quoi bruissait
Comme des sistres?

Sites brutaux!
Oh! courte haleine,
Sueur humaine
Cris des métaux!

Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont,
Le vent profond
Pleure, on veut croire[1])

Mettez le nez à la portière à Marchiennes ou Carillet et dites-moi si le tableau n'est pas encore vrai aujourd'hui.

Et voici, après la banlieue de Liège et ce bassin de Charleroi auquel ressemblent si fortement le Centre et la Basse-Sambre, pays de houillères, de forges et de verreries, le Borinage, très différent, infiniment plus homogène, je voudrais dire plus „stylisé". Aux portes de Mons, dans tous ces grands villages borains qui s'appellent Guarguon, Patruage, Somme-Fromens, on ne trouve pour ainsi dire que des charbonnages. La race, comme le paysage, est plus pure sur cette vaste plaine bossuée de fenils que Camille Lemonnier vit un matin, de la terrasse du beffroi du „cation" de Mons[2]).

D'autres écrivains d'aujourd'hui, Belges ou Français du Nord, Louis Delathe dans son *Pays wallon* et les *Contes d'avant l'amour*, Jules Destrée dans ses poétiques *Fumées*, Paul Spack dans une pièce des *Voyages vers mon pays*, Jules Leroux dans sa *Muse noire*, d'autres encore, MM. Marius Renard, Jules Sottiaux, Charles Delchevalerie, etc. évoquent à leur tour les sites et les gens du Hainaut industriel et de la banlieue liégeoise. Et je vois bien, dans telles pièces de la *Multiple splendeur* ou des *Rythmes souverains*, comment le Borinage, voisin de son ermitage du Caillou-qui-bique, a pu inspirer le grand Verhaeren. Ecoutez par exemple ces deux strophes:

[1]) *Sites brutaux* dans les *Romances sans paroles.*
[2]) Lire dans *La Belgique* le chapitre sur le Borinage.

Les vents ont emporté mon âme
En leurs espoirs larges et fous
Vers un pays d'effroi, où des gestes de flamme
Sortent de terre, tout à coup.

Mes yeux! oh quel ciel noir sur ces plaines damnées
Qu'éclairent seuls, d'en bas, des poings de feu
Tendus obstinément vers on ne sait quel Dieu
Avec, entre leurs doigts, des crinières ignées.

Pour être complet, il faudrait encore signaler quelle part d'inspiration la Mine, le Laminoir ou la Verrerie eurent dans l'œuvre des patoisants comme le Liégeois Vrindts et Maubeuge, comme Jules Mousseron, le mineur poète de Denain.

Dans ce noir Denain trépidant, tout plein du souvenir de Villars, non loin de Valenciennes, patrie de Froissart, de Watteau l'adorable et de Carpeaux, vit un simple ouvrier mineur qui dans le patois *ronchi* illustré déjà par Desrousseaux, a évoqué avec un accent pathétique ou dans une note discrètement émue, le travail infernal de la Mine ou les simples joies qui ornent la vie du hiercheur et du tapeur à la veine. Celui que M. Philéas Lebesgue appelait un jour „le Robert Burns de la Mine" est comme Walt Whitman, Korolenko ou Stijirn Streuvels un homme du peuple. Actuellement encore (comme Lucien Maubeuge à Liège) il descend régulièrement dans la mine, et c'est dans ses moments de loisir qu'il a écrit ces recueils qui s'appellent: *Au Pays de Caons, Croquis au charbon, Coups de pic et coups de plume, Pleurs d'en-bas, Feuillets noircis.*

Cependant, dès qu'on parle de ce Pas-de-Calais sur lequel, lors de la catastrophe de Courrières, se fixa l'attention du monde entier, il faut toujours se souvenir de *Germinal*, le chef-d'œuvre d'Emile Zola. Ah! Zola! il est de bon ton d'en médire aujourd'hui. — Nous savons ce qui lui a manqué, mais nous savons aussi ce qui lui appartient en propre et que n'auront jamais tant d'impuissants qui, en faisant une moue dédaigneuse, parlent de lui comme d'un grossier manœuvre de la littérature. Il aime à se frotter à la force rude et saine du peuple de la glèbe et des usines. L'un des premiers, il sut quelle grandeur il y avait dans notre temps, quels thèmes magnifiques les machines, les villes trépidantes, les gestes de l'effort quotidien proposent à l'esprit du poète.

Zola, on l'a dit, était un poète, une sorte de poète épique de la „Fosse", de l'usine et de nos grandes „villes tentaculaires". Relisez son chef-d'œuvre: *Germinal.* Il nous a communiqué sa vision, une vision hallucinante, démesurée de ce noir et tragique pays du charbon que forment pour ainsi dire sans solution de continuité, le Pas-de-Calais el le Borinage. Pays de corons formidables et réguliers, aux maisons toutes pareilles, où il semble que les vies humaines ont été classées comme des pièces administratives dans les cartons d'un grand bureau. Pays de grandes hécatombes, où, périodiquement, le grisou, l'inondation, les éboulements tuent les hommes par centaines. (Il est curieux de rapprocher la catastrophe de *Germinal* des épisodes inoubliables de Courrières). C'est dans ce pays que le Voreux érige ses cheminées, sa "belle-fleur", ses bâtiments encrassés qu'entourent les terrils monstrueux, au flanc desquels, la nuit, des feux s'allument. Le Voreux, au nom déjà sinistre (n'y a-t-il pas Agrappe, Bonnemort, l'Avaleresse? . . .) emplit de sa présence tout le roman. Il en est le personnage principal. On entend à chaque page son halètement de monstre à jamais inassouvi. Les jours d'hiver, pendant la grève sanglante, les multitudes de „gueules noires" viennent battre ses murs.

* * *

Ce n'est pas chez les écrivains seulement mais encore, comme bien on le pense, dans les arts plastiques, qu'il faut chercher une évocation tragique du pays noir.

Il y aurait une étude bien curieuse à écrire sur les prémices d'un art qui exalte la beauté de l'effort, la sombre grandeur du travail industriel. On pourrait les découvrir par exemple chez des peintres comme les Valkenborch qui sont parmi les premiers à nous avoir montré des usines en pleine activité. Un maître wallon délicieux, Léonard Defrance, qui vivait au XVIII^{e} siècle à Liège et n'est bien représenté qu'au musée et dans quelques collections particulières de cette ville, promène des élégants aux grands chapeaux, des muscadins en habits aux vives couleurs, à l'intérieur des fonderies, des verreries, des manufactures de tabac de la vallée mosane. Au XIX^{e} siècle, c'est Courbet, c'est Millet qui les premiers, ont le courage de nous rappeler la noblesse,

la beauté sacrée de l'effort quotidien et leur pinceau fixe le geste du casseur de pierres, du semeur, du batteur de grain, du laboureur fécondant la terre rebelle. Plus tard, Eugène Carrière séjournant à Mons, aura l'intuition — mais trop tard! — de ce qu'un artiste comme lui peut faire en s'inspirant des types du pays noir. Félicien Rops traduit d'un crayon nerveux la grâce, unie à la vigueur, qu'il y a chez l'ouvrière wallonne, la hiercheuse ou la *ramascaille* et qu'a si bien rendue à son tour M. Armand Rassenfosse.

C'est au cœur du Borinage, à Wasmes, nous l'avons dit ailleurs[1]), que Vincent Van Gogh, le maître pathétique qui a influencé tout l'art de notre époque et à qui l'*Art contemporain* d'Anvers vient de consacrer une très belle rétrospective, fit ses premiers dessins, ses premières toiles, reconnut sa vocation d'artiste. Et c'est là aussi, par une coïncidence émouvante, que l'humble et grand Constantin Meunier devait découvrir sa vraie voie, se sentir entraîné vers la sculpture. Il fut à Paturages, à Couillet, à Seraing, au Val-Saint-Lambert, avant d'aller à Guenast et au port d'Anvers. Il veilla toute une nuit, la face baignée de larmes, les „brûlés de grisou" de l'Agrappe et c'est là sans doute qu'il vit, dans la réalité, son grand groupe du musée de Bruxelles, transposition moderne de la *Pietà* des primitifs[2]).

Et c'est la même catastrophe célèbre qui inspira un tableau fort émouvant: *La rescapée* au peintre Antoine Bourlard à qui la fougue romantique n'a pas fait dans cette œuvre trop de tort.

Ils sont nombreux, dans l'art de notre temps, ceux qu'inspirèrent après les maîtres, les sites et les types des contrées industrielles; ce sont Luce, qui, dans les tons vifs de l'art néo-impressionniste, peignit les usines de Charleroi, de même que M. Jules Adler dans une gamme plus sombre. C'est le maître dessinateur Steinlen, grand artiste et cœur fraternel. C'est M. Gaston Prunier qui peint des ciels mouvementés et comme frénétiques au-dessus de la Tamise, des aciéries de Javel ou du Havre, des chantiers de construction de Vauves ou qui campe de rudes silhouettes de charbonniers. C'est M. Lucien Jonas, qui,

---

[1]) *Van Gogh au pays noir (Mercure de France*, 1er juillet*)*.

[2]) Mellery comme C. Meunier a fait des illustrations d'après le Pays Noir.

dans une série de toiles popularisées par l'image et notamment dans un tryptique exposé au Salon de 1906, a évoqué divers aspects de la vie des mineurs d'Anzin. Nommons encore MM. André Sinet et Paul André Sinet et Paul Antin que le Borinage retint jadis. M. Paul Antin excelle surtout à traduire la double impression de détresse et de puissance à la fois que donne le Pays Noir sous la neige.

Mais nul à notre sens, sinon l'admirable graveur liégeois François Maréchal, n'a exprimé cela aussi fortement que notre compatriote M. Pierre Paulus, qu'une exposition récente [1]) a définitivement classé parmi les peintres les plus remarquables de l'école belge actuelle. Paulus est un enfant de ce pays de Charleroi qu'il ne se lasse point d'évoquer sur la toile. Ce pays, il le comprend d'autant mieux, il en saisit d'autant mieux le caractère et la forte poésie qu'il en a vu d'autres. Parmi des paysages lugubres, des atmosphères empoussiérées, sous des ciels de fournaise où se tordent les fumées multicolores, la femme, la jeune ouvrière des triages, la glaneuse des terrils, souples comme des chèvres, mettent un peu de grâce et de joie. Depuis quelque temps, M. Pierre Paulus s'efforce à un art de plus en plus sobre et synthétique, moins anecdotique. Et c'est tout à son honneur. Sa grande toile: *Le Charbon*, dont la mise en page rappelle un peu Ignacio Zuloaga atteste une maîtrise, une maturité dont on peut attendre encore de belles œuvres.

Paulus était représenté en 1912 à Dresde, à cette exposition *Stätten der Arbeit* qui groupa les peintres de l'effort moderne, tous ceux qui évoquèrent ce que M. Arthur Fürst, dans un livre publié à cette occasion appelle: *Das Reich der Kraft* (L'Empire de la Force).

Il y avait là nombre d'Allemands qui, avec des moyens plus ou moins heureux, ont tâché de représenter le travail gigantesque des aciéries, des carrières, des laminoirs, des verreries, des ports et des chantiers de construction. Les plus intéressants nous semble-t-il, sont von Menzel qui, dès 1878, s'essayait dans cet art, Eugène Bracht, Arthur Kampf, Otto Richard Bossert, Max Liebermann. L'un d'eux, M. Hans Baluschek s'est attaché spéciale-

[1]) Au cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

ment à exprimer ce qu'un humoriste, M. Frank-Nohain, appelait la „chanson des trains et des gares". Mais, à en juger par les reproductions de ses œuvres, je me permets de leur préférer la série de toiles que Claude Monet peignit d'après la gare Saint-Lazare.

A Dresde exposèrent encore M. Hermann Hezenbrock, un Hollandais qui aime passionnément les sites industriels, qu'ont attiré toutes les régions minières et métallurgiques de l'Europe et qui veut aller voir sous peu celles de l'Amérique.

D'Amérique, le graveur Joseph Pennell, après avoir exprimé la poésie des *skyscrapers* et des ponts gigantesques vint en Europe, au Creusot, au pays de Charleroi, à Essen et traduisit la tumultueuse beauté de ces géhennes industrielles dans de vibrantes eaux-fortes qui sont autant de chefs-d'œuvres. De même, l'Anglais Frank Brangwyn, qui a le sens du grand style et fait d'un métallurgiste, d'un tanneur ou d'un docker, un dieu vivant, sut traduire puissamment la Beauté nouvelle dont Whistler eut lui aussi, l'intuition.

Il faudrait encore citer Axentowicz, le peintre des mineurs polonais, et combien d'autres! . . . Tous ont compris que la beauté est en toutes choses, même dans celles qui sont sacrées les plus laides, qu'il suffit de la voir et qu'il y a, autour de nous, dans la vie de notre temps, un tragique, un héroïsme qui valent bien ceux qui se dépensaient sous les murs de Troie ou de Constantinople.

BRUXELLES LOUIS PIÉRARD

En fait de beaux-arts, et même en beaucoup d'autres choses on ne sait bien que ce que l'on a point appris.

CHAMFORT